
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 11 (1983)

DOI: 10.11588/fr.1983.0.51387

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

des idées nouvelles (journaux et revues en particulier, à commencer par le »Patriot«) – et enfin une étude fouillée de l'impact social de l'Aufklärung centrée d'une part sur sa diffusion sociale (l'originalité des deux villes étant la participation large et active de la bourgeoisie marchande et des milieux d'affaires) et de l'autre sur ses conséquences pratiques, en particulier dans le domaine de la lutte contre la pauvreté et pour l'élargissement de la tolérance religieuse (le cas le plus impressionnant étant celui de l'ouverture du »Christianeum« d'Altona aux juifs dès le dernier quart du XVIII^e siècle).

Au cours de la lecture, on ne pourra certes manquer de relever, en dépit de la clarté du plan d'ensemble, les difficultés souvent éprouvées par l'auteur pour ne pas se laisser entraîner par la surabondance de son information, de même qu'on sera souvent sensible au décalage existant entre son idéal d'une histoire sociale rigoureuse et sa pratique empirique, éclectique et descriptive (est-ce un hasard si le livre ne comporte ni cartes ni graphiques et s'il ne s'appuie que par exception – ainsi précisément dans le cas du »Christianeum« – sur une documentation d'archives?). Mais comment ne pas être sensible d'abord à la chaleur d'un livre que l'on sent écrit non avec la sympathie réservée de l'universitaire mais avec l'enthousiasme passionné de celui qui s'identifie pleinement aux idéaux de l'Aufklärung? Comment ne pas être ensuite impressionné par l'extraordinaire documentation maîtrisée par l'auteur et l'inépuisable richesse des informations qu'il met ainsi à notre disposition? Comment ne pas voir surtout qu'en devenant le contemporain de ceux qu'il a choisi de faire revivre, F. Kopitzsch nous a offert, bien plus qu'un livre savant, un livre vivant, à la générosité entraînante?

Etienne FRANÇOIS, Göttingen

Lesegesellschaften und bürgerliche Emanzipation. Ein europäischer Vergleich, hg. v. Otto DANN, München (Verlag C. H. Beck) 1981, 279 S.

Le recueil édité par l'historien O. Dann se propose de comparer la situation des cabinets de lecture dans les divers pays d'Europe. Or celle-ci est bien différente d'un pays à l'autre et les recherches qui lui ont été consacrées ne le sont pas moins. Pour la France du XVIII^e siècle par exemple on connaît bien le rôle joué d'une part par le colportage, c'est-à-dire »la culture populaire« et de l'autre par les salons, les académies et, en partie, les loges. Mais que s'était-il passé sur le plan culturel entre ces deux extrêmes?

De même que la presse semble avoir connu un plus grand essor dans les pays allemands que dans le reste de l'Europe, en raison déjà du morcellement politique du pays et du rôle local ou régional de bon nombre de journaux et d'hebdomadaires moraux, – une question qui mériterait cependant d'être approfondie en comparant le tirage, le rayonnement et la longévité de certains journaux français ou anglais avec ceux de l'Allemagne – de même les cabinets de lecture semblent y avoir été bien plus nombreux, surtout dans le Nord protestant, tandis que le Sud retardait d'une dizaine d'années. Alors que la nature, le rayonnement et le rôle de ces cabinets ont été mieux étudiés Outre-Rhin qu'ailleurs, le présent recueil confirme encore cette tendance, bien que l'éventail des problèmes y ait été sensiblement élargi. Comme les aspects littéraires de ces associations culturelles sont déjà assez bien connus, il restait à mettre en lumière quelques aspects sociologiques qu'O. Dann se propose d'explorer dans ce recueil. M. WELKE traite de la lecture des journaux aux XVII^e et XVIII^e siècles; W. MARTENS, des circonstances, conditions et formes de lecture, rejetées ou prônées par les hebdomadaires moraux; dans une synthèse rapide, M. STÜTZEL-PRÜSENER présente les résultats des recherches sur la question en mettant cette fois l'accent sur les aspects sociologiques et F. KOPITZSCH complète ce cadre général par l'étude d'un cas particulier, les différentes formes d'associations culturelles de Lübeck à la fin du XVIII^e siècle, leur recrutement et leurs manifestations. Tandis que G. MÜHLPFORDT analyse les projets

de K. F. Bahrdt concernant la »Deutsche Union«, une société secrète qui devait s'appuyer sur un vaste réseau de cabinets de lecture, K. TENFELDE montre le lien entre les cabinets de lecture bourgeois et les premières associations d'ouvriers qui, non seulement après 1848, mais dès les années 30 prirent naissance aussi bien en Allemagne que dans les pays de l'exil et qui cherchaient à faire leur la culture bourgeoise, censée garantir leur émancipation.

Ainsi 6 études sur 14 sont consacrées à l'Allemagne contre 2 aux Pays-Bas. B. J. BUIJNSTERS fait un premier bilan de la situation dans ce pays en analysant les listes de souscription et en recensant les cabinets de lecture qui y ont trouvé un assez grand écho après 1770. H. REITSMA met en lumière les relations entre les cabinets de lecture et les mouvements patriotiques d'Amsterdam. Les trois contributions ayant trait respectivement à la France, à l'Angleterre et à la Belgique ne traitent pas vraiment de la question. Dans un article bien documenté, D. ROCHE s'intéresse surtout au recrutement social des académies et des loges en France, tandis que K. FLAVELL étudie la Liverpool Library entre 1758 et 1790 et que BIART explique comment, dans la première moitié du XIX^e siècle, la réaction catholique en Belgique se servait de ses associations et de ses bibliothèques de prêt pour tenter d'enrayer la montée du libéralisme. Enfin, compte tenu du décalage chronologique en Europe entre l'Ouest et le Sud-Est, SIMEČEK et SZIKLAY montrent le lien entre l'extension de la lecture et l'éveil du sentiment national en Bohême et en Hongrie, tandis que, grâce à l'étude d'un cercle de lecture politique, M. ALEXANDER suit la prise de conscience des intellectuels russes entre 1844 et 1849.

Dans une intéressante introduction, O. DANN esquisse l'arrière-plan dans lequel s'inscrivent ces différentes formes d'associations culturelles que représentent cercles et cabinets de lecture. Il voudrait faire ressortir, grâce aux études de ce recueil, comment s'est opérée, dans les différents pays d'Europe, la mutation progressive de la culture lorsque la tradition orale fit place à la lecture, d'autant plus que cette mutation lui paraît significative du processus d'émancipation des classes moyennes, qui, grâce au rôle grandissant du livre, ont fini par imposer leurs idées et leurs critères. L'évolution du sens du mot »clerc« révèle d'ailleurs déjà l'extension progressive du savoir livresque qui, après avoir été l'apanage des clercs, puis des membres de la république des savants, est devenu le signe distinctif de la nouvelle élite, qui se recrute dans la noblesse de robe et dans la bourgeoisie.

Si dans l'Europe de l'Ouest le cabinet de lecture trouve son apogée dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle, il fait progressivement place à d'autres formes d'association. Ce mouvement a cependant été préparé dès le XVII^e siècle, notamment par l'abonnement collectif à des journaux et leur lecture en commun. Comme le montre M. WELKE, ces pratiques étaient répandues aussi bien dans les cours et les couvents que dans les écoles et les universités; il arrivait même que des familles bourgeoises prissent leur repas en commun pour écouter la lecture des journaux. Néanmoins, M. Welke oublie de relativiser ces usages de lecture collective quand il dit par exemple: »Je alltäglicher die gemeinsame Zeitungslektüre in der Schule wurde...« (p. 34), car elle n'est jamais devenue courante, ni dans les écoles ni dans les universités; une attitude plus critique envers les sources s'imposerait. Il rappelle avec raison que, pour une large part du public, la lecture des journaux a précédé celle des revues et des romans, puisque dès le XVII^e siècle les journaux pénétraient parfois jusque dans les campagnes. Néanmoins on ne peut pas en conclure que l'intérêt politique ait précédé la curiosité littéraire et que le public allemand se fût converti à la littérature après avoir été initié à la lecture par les journaux. Même si l'on admet qu'il y avait alors 300 000 exemplaires de journaux imprimés Outre-Rhin, on ne peut parler de 3 millions de lecteurs, puisque, étant analphabètes, la majorité de ceux-ci écoutaient tout au plus le pasteur ou le maître d'école leur en faire la lecture, ce qui change les données. En outre, quand on parle de l'intérêt »politique«, il ne faut pas oublier que l'horizon de la plupart des journaux était assez limité, localement et politiquement. Etonnantes de la part d'un spécialiste de la presse, ces exagérations s'expliquent peut-être par un certain agacement face au fait que les thèses de R. ENGELSING sur l'éveil à la lecture et le passage d'une lecture intensive et répétitive à

une lecture extensive et informative sont souvent grossies et, d'autre part, que les littéraires oublient trop facilement le rôle joué par les journaux. Mais au lieu d'inciter les littéraires à nuancer leurs jugements, les thèses de Welke risquent de provoquer une nouvelle polémique.

En associant leurs lecteurs à l'élaboration des hebdomadaires moraux, en les incitant à en discuter, les éditeurs ont également favorisé l'éclosion d'associations centrées sur la lecture, comme le montre W. MARTENS. M. STÜTZEL-PRÜSENER en étudie l'évolution, qui, dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle, répondait à la soif d'information et de savoir des classes moyennes: cercles de lecture possédant une modeste bibliothèque entreposée le cas échéant chez l'un de leurs membres, et dont les cotisations restaient parfois assez modiques, de sorte qu'ils pouvaient accueillir aussi des petits-bourgeois, puis, vers 1770, des cabinets de lecture disposant en outre d'une salle dans laquelle les lecteurs pouvaient se réunir pour discuter ou qui servait à des manifestations culturelles. Il eût été intéressant de voir à quel moment les membres se rencontraient: le soir ou, comme parfois les artisans fréquentant le café, dans l'après-midi? Une question qui est liée à l'étude des loisirs des classes moyennes.

Naturellement, les grands événements politiques, notamment la Révolution américaine et la Révolution française, ont favorisé l'essor de ces cabinets de lecture et, en offrant conjointement la possibilité de lire journaux et revues et d'en discuter, ils ont contribué à éveiller la conscience politique. Si les gouvernements les ont longtemps considérés avec bienveillance ou du moins sans acrimonie, lors de la Révolution française ils craignirent de trouver dans ces foyers de discussion autant de foyers d'agitation qu'il fallait réduire au silence. Certes, il y eut effectivement des liens entre les cabinets de lecture et les écrivains acquis aux idées de 89, voire les jacobins, mais il ne faudrait pas tomber dans le piège de la réaction d'alors et établir une filiation directe entre eux, comme tente de le faire G. MÜHLPFORDT pour la »Deutsche Union«. Que le tribunal de Berlin chargé de l'enquête ait rejeté la plainte concernant des menées subversives ne signifie pas encore qu'il craignait de compromettre des fonctionnaires en place. Là encore, au lieu d'avancer des hypothèses, il eût mieux valu apporter des preuves. G. Mühlpfordt prend d'ailleurs volontiers les déclarations d'intention de Bahrtdt pour autant de vérités, estompant la marge qui sépare les projets de leur réalisation, déclarant membres ceux qui n'avaient fait que témoigner de l'intérêt pour les projets de Bahrtdt.

Si pour R. ENGELSING la soif de lecture qui se manifeste largement à la fin du XVIII^e siècle correspond à un besoin d'évasion et de compensation – ce qui est vrai pour les romans de bas étage, dont l'univers dramatique contraste avec la monotonie de l'existence provinciale que mène la plupart des lecteurs allemands –, pour O. DANN, qui pense surtout aux périodiques, la lecture était avant tout un moyen de communication. Mais, loin de s'exclure, les deux formes se complétaient et coexistaient à la fin du XVIII^e siècle. Dans la mesure où elles permettaient à leurs membres, bourgeois et nobles, de communiquer sur un pied d'égalité, ces associations ont favorisé la naissance d'une élite intellectuelle faisant plus ou moins fi des traditionnelles barrières sociales. Mais, comme dans toutes les associations culturelles de l'époque, les académies et les loges – comme le montre D. ROCHE pour la France –, les membres des cabinets de lecture cherchaient à se constituer en élite en rejetant la petite bourgeoisie et surtout le peuple, au besoin par des cotisations élevées ou des clauses d'admission restrictives. Ce rejet est d'autant plus significatif qu'on le retrouve aussi dans les débats sur la manière d'éclairer le peuple et sur l'égalité, déclenchés par la Déclaration des Droits de l'homme.

Si documentées ou intéressantes que soient certaines contributions, dans son ensemble le recueil laisse le lecteur quelque peu insatisfait, d'autant plus qu'il ne comble guère les lacunes de la recherche, notamment en ce qui concerne la France et l'Angleterre. Les carences ressortent en partie de la bibliographie, mais il eût été préférable de souligner dans un bilan de la question qu'elles limitaient nécessairement aussi les ambitions du présent recueil. Mais celui-ci aura peut-être le mérite d'inciter les chercheurs à explorer les aspects restés dans l'ombre.

G. L. FINK, Strasbourg